

rium perfectas rationes analysi ulla deveniri posset, < ea enim cognitio > necessariò soli DEO propria est. Nec verò et turbare debet, quod dixi Esse Leges quasdam huic Seriei Rerum essentielles, cum tamen has ipsas Leges non necessarias atque essentielles, sed contingentes atque existenciales supra dixerimus. Nam cùm ipsam seriem existere sit contingens, et à libero DEI decreto pendeat, etiam Leges ejus erunt absolutè quidem contingentes, hypotheticè tamen necessariæ atque < tantum > essentielles posita serie.

Hæc jam proderunt nobis ad Substantias Liberas ab aliis discernendas. Omnis substantiæ singularis accidentia si de ipsa prædicentur faciunt propositionem contingentem, < quæ Metaphysicam necessitatem non habet. > Et quod lapis hic deorsum tendit sublato fulcimento, non necessaria sed contingens propositio est, nec potest < talis eventus > ex hujus lapidis notione ope universalium notionum, quæ ipsam ingrediuntur demonstrari, itaque solus DEUS hoc perfectè perspicit. Solus enim novit, an non ipse per miraculum suspensus sit legem illam naturæ subalternam, qua gravia deorsum aguntur, neque enim alii intelligunt universalissimas leges, nec infinitam analysin pertransire possunt, qua opus est ad notionem hujus lapidis cum notione totius universi seu legibus universalissimis connectendam. Attamen illud saltem præsciri potest ex Legibus naturæ subalternis, nisi miraculo suspendatur Lex gravium, consequi descensum. At verò Substantiæ Liberæ sive intelligentes majus aliquid habent, atque mirabilius ad quandam DEI imitationem; ut nullis certis Legibus universi subalternis alligentur, sed quasi privato quodam miraculo, ex sola propriæ potentiæ sponte agant, et finalis cujusdam causæ intuitu efficientium in suam voluntatem < causarum > nexum atque cursum interrumpant. Idque adeò verum est, ut nulla creatura sit καρδιογνώστης quæ certè prædicere possit, quid Mens aliqua secundum naturæ leges sit electura quemadmodum aliàs prædici potest < saltem ab angelo > quid acturum sit aliquod corpus, si naturæ cursus non interrumpatur. Quoniam quemadmodum libera voluntate DEI cursus universi, ita libera voluntate mentis cursus cogitationum ejus mutatur, sic ut nullæ quemadmodum in corporibus < possunt >, ita et in mentibus leges subalternæ universales < ad prædicendam mentis electionem sufficientes > constitui queant. Quod tamen nihil prohibet, quin DEO quemadmodum de futuris suis actionibus, ita de futuris mentis actioni-

<cette connaissance, en effet> est nécessairement propre à DIEU seul. Et il ne faut cependant pas être perturbé par le fait que j'ai dit qu'il Existait certaines Lois qui sont essentielles à cette Série de Choses, alors que j'avais dit pourtant plus haut que ces mêmes Lois ne sont pas nécessaires et essentielles, mais contingentes et existentielles. Car comme le fait que cette même série existe est contingent, et dépend d'un libre décret de DIEU, même ses Lois seront contingentes, du moins absolument, hypothétiquement néanmoins nécessaires et essentielles <seulement> une fois la série posée. [...]

Mais les substances libres ou intelligentes ont quelque chose de plus grand et de plus admirable à l'imitation de Dieu en un certain sens ; de sorte qu'elles ne sont liées par aucune espèce de lois de l'univers subalternes certaines, mais agissent pour ainsi dire par un miracle privé (*quasi privato quodam miraculo*), spontanément à partir de leur propre puissance et, par la considération d'une certaine cause finale, interrompent l'enchaînement et le cours des causes qui agissent sur leur volonté. C'est pourquoi il est vrai qu'il n'y a aucune créature καρδιογνώστης, qui puisse prédire à coup sûr ce qu'un esprit choisira selon les lois de la nature de la même manière que, par ailleurs ce que fera un corps, si le cours de la nature n'est pas interrompu, peut être prédit, au moins par un ange. Car, de même que le cours de l'univers par la volonté libre de Dieu, le cours de ses pensées est modifié par la volonté libre de l'esprit, de sorte que, contrairement à ce qui se passe dans les corps, il n'y a pas également dans les esprits de lois universelles subalternes que l'on puisse établir, qui soient suffisantes pour prédire le choix de l'esprit. Cela n'empêche pas cependant que, comme Dieu sait ce qu'il en est de ses actions futures, il sache également ce qu'il en est des actions futures de l'esprit, puisqu'il connaît parfaitement la puissance (vim) de la série de choses qu'il a choisie et donc de son décret et en même temps comprend également ce que contient la notion de cet esprit qu'il a admis au nombre des choses qui existeraient, laquelle notion enveloppe, en effet, cette série de choses elles-mêmes et ses lois les plus universelles » (*Opuscules et fragments inédits*, p. 20- 21; (« Sur les vérités nécessaires et contingentes », (non titré et non daté, probablement 1689), in *Opuscules et fragments inédits* publiés par Couturat, p.20-21; G. W. Leibniz, *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités*, 24 thèses métaphysiques et autres textes logiques et métaphysiques, Introduction et notes par Jean-Baptiste Rauzy, P. U. F., Paris, 1998, p. 343-344).

- « [...] Nous ne sommes qu'Empiriques dans les trois-quarts de nos actions. »
- Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison*, p. 87.

sondi, replicavit; duplicavi, triplicavit; ego novissime quadruplicavi, seu ad tertium ejus scriptum respondi. Inter alia improbat formulam a me in Theodicaea usurpatam, quod Deus sit Intelligentia supramundana, tanquam a me a mundi gubernatione excludatur. Ego quaesivi, an ergo velit Deum nihil aliud esse, quam Intelligentiam mundanam, seu animam mundi? Male excusat doctrinam Newtonianam de spontanea virium activarum diminutione et tandem cessatione in mundo, nisi a Deo reparentur. Ex quo intelligitur, Newtonum ejusque asseclas veram scientiam rei dynamicae nondum habere. Ex nostris enim principiis semper servatur eadem quantitas virium. Male etiam excusat phrasin Newtonianam de spatio sensorio Dei. Et quia spatium hodie est Idolum Anglorum, ego ipsi ostendo, spatium non esse aliquid reale absolutum, non magis quam tempus, sed ordinem quemdam generalem coëxistendi, uti tempus est ordo existendi successive. Itaque esse aliquid ideale, quod si creaturae tollerentur, non futurum esset, nisi in ideis Dei. Ostendi etiam, secundum Newtonum crebris miraculis ad sustentandum naturae censum opus esse, et ex Clarkii excusationibus deprehendo, ipsum non habere bonam notionem miraculi. Ipsi enim miracula tantum secundum nos a naturalibus differre videntur, tanquam minus usitata: sed secundum Theologos et veritatem, miracula (saltem ea, quae sunt superioris ordinis, velut creare, annihilare) transcendunt omnes naturae creatae vires. Itaque quidquid ex naturis rerum inexplicabile est, quemadmodum attractio generalis materiae Newtoniana aliaque ejusmodi, vel miraculorum est, vel absurdum. Fortasse nonnihil adhuc continuabitur nostra collatio, in qua absunt quae offendere possint, et videbo quo res sit evasura. Hujusmodi enim collationes mihi ludus jocusque sunt, quia in Philosophia

Omnia praecepi atque animo mecum ante peregi.

Gratum erit aliquando intelligere, Tibi innotuisse structuram Horologiorum turbinatoriorum jam usitatorum: ni fallor, olim Romae Campanus (Frater ejus, qui vitris terendis excellebat) talia parabat. Quod superest, vale et fave etc.

Dabam Hanoverae 7. Juni 1716.

- « J'ai montré [...] que d'après Newton il faut des miracles fréquents pour tenir en équilibre les comptes de la nature, et les justifications fournies par Clarke me font comprendre que lui-même n'a pas une bonne notion du miracle. Il est d'avis, en effet, que les miracles ne diffèrent des choses naturelles que de notre point de vue, comme des choses moins usuelles ; mais selon les Théologiens et la vérité, les miracles (du moins, ceux qui relèvent d'un ordre supérieur, comme de créer, d'anéantir) transcendent toutes les forces de la nature créée. C'est pourquoi tout ce qui est inexplicable à partir des natures des choses, comme l'attraction Newtonienne générale de la matière et les autres choses du même genre, ou bien est le fait de miracles, ou bien est absurde » (Leibniz, Lettre à Jean Bernoulli, 7 juin 1716, *Math. Schr.* III/2, p. 964).

La rareté des miracles

dire indépendante des lois ou des volontés générales; elle serait déraisonnable. Il ne saurait se déterminer sur Adam, sur Pierre, sur Judas, sur aucun individu, sans qu'il y eût une raison de cette détermination, et cette raison mène nécessairement à quelque énonciation générale. Le sage agit toujours par *principes*; il agit toujours par *règles* et jamais par *exceptions*, que lorsque les règles concourent entre elles par des tendances contraires où la plus forte l'emporte; autrement, ou elles s'empêcheront mutuellement, ou il en résultera quelque troisième parti; et dans tous ces cas une règle sert d'exception à l'autre, sans qu'il y ait jamais d'*exceptions originales* auprès de celui qui agit toujours régulièrement.

338. S'il y a des gens qui croient que l'élection et la réprobation se font du côté de Dieu par un pouvoir absolu despotique, non seulement sans aucune raison qui paraisse, mais véritablement sans aucune raison, même cachée, ils soutiennent un sentiment qui détruit également la nature des choses et les perfections divines. Un tel décret *absolument absolu*, pour parler ainsi, serait sans doute insupportable; mais Luther et Calvin en ont été bien éloignés: le premier espère que la vie future nous fera comprendre les justes raisons du choix de Dieu, et le second proteste expressément que ces raisons sont justes et saintes, quoiqu'elles nous soient inconnues. Nous avons déjà cité pour cela le traité de Calvin de la prédestination, dont voici les propres paroles: « Dieu » avant la chute d'Adam avait délibéré ce qu'il avait à faire, » et ce pour des causes qui nous sont cachées... Il reste » donc qu'il ait eu de justes causes pour réprover une » partie des hommes, mais à nous inconnues. »

339. Cette vérité, que tout ce que Dieu fait est raisonnable et ne saurait être mieux fait, frappe d'abord tout homme de bon sens, et extorque, pour ainsi dire, son approbation. Et cependant c'est une fatalité aux philosophes les plus subtils d'aller choquer quelquefois sans y penser, dans le progrès et dans la chaleur des disputes, les premiers principes du bon sens, enveloppés sous des termes qui les font méconnaître. Nous avons vu ci-dessus comme l'excellent M. Bayle, avec toute sa pénétration, n'a pas laissé de combattre ce principe que nous venons de marquer, et qui est une suite certaine de la perfection suprême de Dieu: il a cru défendre par là la cause de Dieu et l'exempter d'une nécessité imaginaire en lui laissant la liberté de choisir entre plusieurs biens le moindre.

On a déjà parlé de M. Diroys⁴⁵³ et d'autres qui ont donné aussi dans cette étrange opinion, qui n'est que trop suivie. Ceux qui la soutiennent ne remarquent pas que c'est vouloir conserver, ou plutôt donner à Dieu une fausse liberté, qui est la liberté d'agir déraisonnablement. C'est rendre ses ouvrages sujets à la correction, et nous mettre dans l'impossibilité de dire ou même d'espérer qu'on puisse dire quelque chose de raisonnable sur la permission du mal.

340. Ce travers a fait beaucoup de tort aux raisonnements de M. Bayle, et lui a ôté le moyen de sortir de bien des embarras. Cela paraît encore par rapport aux lois du règne de la nature: il les croit arbitraires et indifférentes, et il objecte que Dieu eût pu mieux parvenir à son but dans le règne de la grâce, s'il ne se fût point attaché à ces lois, s'il se fût dispensé plus souvent de les suivre ou même s'il en avait fait d'autres. Il le croyait surtout à l'égard de la loi de l'union de l'âme et du corps; car il est persuadé, avec les cartésiens modernes, que les idées des qualités sensibles que Dieu donne, selon eux, à l'âme à l'occasion des mouvements du corps, n'ont rien qui représente ces mouvements ou qui leur ressemble, de sorte qu'il était purement arbitraire que Dieu nous donnât les idées de la chaleur, du froid, de la lumière et autres que nous expérimentons ou qu'il nous en donnât de tout autres à cette même occasion. J'ai été étonné bien souvent que de si habiles gens aient été capables de goûter des sentiments si peu philosophes, et si contraires aux maximes fondamentales de la raison; car rien ne marque mieux l'imperfection d'une philosophie que la nécessité où le philosophe se trouve d'avouer qu'il se passe quelque chose, suivant son système, dont il n'y a aucune raison, et cela vaut bien la déclinaison des atomes d'Epicure. Soit que Dieu ou que la nature opère, l'opération aura toujours ses raisons. Dans les opérations de la nature, ces raisons dépendront, ou des vérités nécessaires, ou des lois que Dieu a trouvées les plus raisonnables; et dans les opérations de Dieu, elles dépendront du choix de la suprême raison qui le fait agir.

341. M. Régis⁴⁵⁴, célèbre cartésien, avait soutenu dans sa *Métaphysique* (part. 2, liv. 2, c. 29), que les facultés que Dieu a données à l'homme sont les plus excellentes dont il ait été capable suivant l'ordre général de la nature. « A ne considérer, dit-il, que la puissance de » Dieu et la nature de l'homme en elles-mêmes, il est

à un moment donné, devenir actuelle. Mais quelle que soit, à une bifurcation, la voie réellement embrassée, je sais ce que j'ai à faire à la bifurcation *prochaine* pour empêcher que les choses se détournent du résultat final que j'ai en vue¹.

Le plan du créateur resterait ainsi en blanc quant à un grand nombre de ses détails actuels, mais toutes les possibilités en seraient enregistrées. La réalisation de certaines d'entre elles serait absolument abandonnée au hasard; ce qui veut dire qu'elle ne serait déterminée qu'à la minute précise de cette réalisation. D'autres possibilités seraient déterminées de *manière contingente*, c'est-à-dire que la décision à prendre à leur égard serait subordonnée aux résultats produits par le simple hasard. Mais le reste du plan, y compris l'issue finale, serait rigoureusement fixé une fois pour toutes. De sorte que le créateur n'aurait pas besoin de connaître *tous* les détails des phénomènes actuels tant qu'ils ne sont pas réalisés; et à n'importe quel moment, sa vision de l'univers serait semblable à la nôtre, c'est-à-dire composée en partie de faits et en partie de possibilités. Il est une chose cependant dont il pourrait être assuré, c'est que son univers est sauf, et qu'en dépit de bien des zigzags il pourra toujours le ramener dans la bonne voie.

Dans cette conception, d'autre part, une question demeure du domaine immatériel, celle de savoir si le créateur entend résoudre par lui-même les possibilités au moment opportun, ou si au contraire il entend déléguer ses pouvoirs et laisser à une créature finie telle que l'homme le soin de prendre les décisions nécessaires. Le grand point est que les possibilités *existent*. Peu importe que nous

1. Et, certes, on peut qualifier cette intervention de « miraculeuse », mais non point au sens grossier qui causait tant de joie à nos pères et qui a perdu pour nous toute sa magie. Emerson cite ce sage oriental suivant lequel si le mal apparaissait réellement sous le soleil, le ciel se transformerait incontinent en serpent et le briserait dans son étreinte. Mais, ajoute Emerson, les étreintes de la Nature sont les années et les siècles, et elles laisseraient la patience de l'homme. Nous pouvons supposer que Dieu réserve par-devers lui des possibilités, sous telle forme invisible, moléculaire ou autre qu'il nous plaît d'imaginer; nous pouvons supposer qu'elles sont destinées à contrecarrer telles actions de l'homme que Dieu aura inspirées à cet effet. En résumé, les prodiges, les miracles et les convulsions de la terre et du ciel ne sont pas les seules forces imaginables susceptibles de neutraliser l'obstruction apportée aux plans divins.

les réalisations nous-mêmes ou qu'elles soient réalisées par le créateur à travers nous à ces moments d'épreuve où la balance du destin semble trembler et où le bien arrache la victoire au mal ou se retire sans force de la bataille; l'essentiel est d'admettre que le résultat ne saurait être décidé ailleurs qu'*ici et maintenant*. C'est *là* ce qui donne sa réalité palpitante à notre vie morale et ce qui l'agite, suivant l'expression de M. Mallock, d'un merveilleux frémissement. Cette réalité, cette excitation sont précisément ce que supprime le déterminisme, rude ou adouci, lorsqu'il prétend que *rien* ne se décide ici et maintenant, et que toutes les choses sont prédestinées et organisées depuis longtemps. S'il en est ainsi, il se peut alors que vous et moi nous ayons été de tout temps prédestinés à l'erreur qui nous fait croire à la liberté¹. Il est heureux, pour l'orientation de la controverse, que dans toute discussion sur le déterminisme cet argument *ad hominem* puisse être le dernier mot de ses adversaires.

1. Tant que les langues contiendront un « futur passé », les déterministes, obéissant à leurs instincts paresseux, au principe du moindre effort, emploieront ce temps pour répondre à leurs adversaires: « Cela aura été prédestiné. » Leur inertie trouvera là une excuse sans réplique.

*Gen. I, 3, Vidit Deus quod esset bona*⁵⁸, vidit, consideravit, cogitavit, intra se quidem, sed tamen tanquam objectum a se diversum. Visio revera quædam productio est per verbum mentis, ut jam aliquoties notatum est. Nec ita debet accipi ut vulgo solent, ac si Elohim creasset prius lucem, deinde vidisset velut per experientiam quod esset bona. Qui modus bonitatem rerum videndi indignus est Deo, cui convenit videre res a priori < imo indignum est omni sapiente facere primum et deinde considerare an bene sit factum. « far primo, e pensar puoi », ut Itali dicunt >. Revera igitur dum vidit, fecit, vel dum vidit dixit, dum dixit fecit; vel dum vidit quod esset bona, voluit, dum voluit, fecit...

... *esset bona*. Bonum est quod appetitur, appetitur autem illud a quo aliquid potest dari, et quidem gratis seu cum accipientis incremento. Si jam bonum sit durable, oportet ut fiat sine ipsius dantis detrimento, unde intelligitur bonum imprimis esse cuius tam inexhausta est fecunditas, instar fontis, ut det, non accipiat, et tamen non imminuatur. Itaque dicunt philosophi eam esse naturam boni, ut sit communicativum sui.

*Gen. II, 16, præcepit*⁵⁹ non loquendo, sed præcepit dum rationem dedit.

*Gen. II, 17, de ligno scientiæ ne comedas*⁶⁰.

... Plerique autem rem sic capiunt, ac si esus vetitus sua natura quidem fuerit indifferens, prohibitione autem fuerit malus. *Morte morieris*⁶¹.

*Gen. III, 6, comedit*⁶². Adam... voluit res cognoscere sine elaboratione, et simul voluit tyrannice in res dominari, non utendo iis ad bonum commune, ut simul cum ipso perficerentur, sed ad scopum privatæ magnitudinis, ut sibi placeret.

... A serpente, id est a philautia seu studio proprietatis concupiscentia nata est...

*Gen. III, 20, Eva... mater omnium viventium*⁶³.

58. F° 51, p. 17-18. Voir *Discours de Métaphysique*, § 2.

59. F° 68, p. 72.

60. F° 68, p. 73. Ne pas se contenter, dit l'auteur, de contempler la science sans la pratiquer, et la pratiquer de façon bienfaisante; ordre non arbitraire. La phrase citée ne se trouve pas dans l'édition. Voir *Dem. cath.* VI, 1, 496; *Syst. Theol. F.* de C. I, 534, 555; ici p. 94, 243; vers 1695, DUTENS I, 27; *Théodicée* § 112.

61. Ici et *Gen. III, 19, in pulverem revertieris*, p. 100: la mort, répétée, purifiera progressivement - thèse de tous les ouvrages de Van Helmont.

62. F° 72, p. 99.

63. P. 104; Eve sera mère de tous les vivants éminemment et pas seulement des hommes.

- « *Gen. I, 3, Vidit Deus quod esset bona* (Dieu vit que cette chose était bonne), il a vu, il a considéré, il a pensé, à part lui certes, mais néanmoins comme un objet différent de lui. La vision est véritablement une certaine production par le verbe de l'esprit, comme on l'a déjà noté un certain nombre de fois. Et elle ne doit pas être prise comme on a coutume de le faire vulgairement, comme si Elohim avait créé d'abord la lumière, et avait ensuite vu comme par expérience qu'elle était bonne. Cette façon de voir la bonté des choses est indigne de Dieu, à qui il convient de voir les choses a priori < qui plus est, il est indigne de tout être sage de faire d'abord et de considérer ensuite si cela a été bien fait. "far primo, e pensar puoi" (faire d'abord, et penser ensuite), comme disent les Italiens > En vérité, par conséquent, en voyant, il a fait, ou en voyant il a dit, en disant il a fait; ou en voyant que c'était une chose bonne, il a voulu, en voulant, il a fait ... » (*Grua I*, p. 99)

- « J'ai entendu soutenir que c'est une doctrine athée, pour la raison que Dieu, qui n'est pas sujet à nos limitations, doit savoir à propos de toute proposition si elle est vraie ou fausse, de sorte que notre incapacité de déterminer cela ne devrait pas conduire un théiste à mettre en doute la bivalence. Cet argument commet une pétition de principe en assumant que toute proposition est soit vraie soit fausse. Pour dire les choses de façon un peu irrévérencieuse, Dieu ne parle pas notre langage ; ses pensées ne sont pas nos pensées. Le recours à la connaissance de Dieu ne sert en aucune façon à expliquer en quoi consiste notre connaissance des conditions qui doivent être remplies pour que nos propositions soient vraies, s'il n'y a pas d'explication de cela sans le recours en question. Le recours est pertinent pour ce qui est de la distinction entre la réalité telle qu'elle nous apparaît et la réalité telle qu'elle est en elle-même. Nous aspirons à nous rapprocher le plus possible d'une appréhension de la façon dont elle se présente en elle-même, mais cette expression n'a pas de sens défendable dans un univers incréé ou s'autocréant. Tout comme il n'y a pas de faille entre la vérité d'une proposition et la connaissance que Dieu a du fait qu'elle est vraie, l'expression 'comment les choses sont en elles-mêmes' n'a, en fin de compte, pas de signification distincte de 'comment Dieu les appréhende comme étant'. Sauf dans cette interprétation, la prétention d'avoir décrit le monde comme il est en lui-même - une description qui assumera un caractère mathématique toujours plus purement formel, dans la mesure où il est progressivement vidé des termes dont les significations dérivent de nos facultés d'observation – n'a aucun caractère intelligible. Mais il n'y a pas de raison pour laquelle Dieu, en créant l'univers, devrait avoir rempli tous les détails, avoir fourni des réponses à toutes les questions concevables, pas plus qu'un artiste humain - un peintre ou un romancier - n'est contraint de le faire. La conception d'un univers créé, mais partiellement indéterminé, est plus facile à comprendre que celle d'un univers incréé et partiellement indéterminé » (Michael Dummett, *The Logical Basis of Metaphysics*, p. 318-319).

- « Il faut distinguer entre les séries de choses possibles et les séries de choses actuelles. Dieu parmi les possibles infinis choisit une certaine série de l'univers consistant dans une infinité de substances, dont chacune effectue une série infinie d'opérations. Or si Dieu n'avait pas connu à l'avance ni préordonné la série des choses actuelles, il s'ensuivrait qu'il a jugé avec une connaissance de cause insuffisante, et a choisi une chose qu'il n'avait pas examinée assez à fond. Et on ne peut pas excepter du reste les actions libres des Esprits, parce qu'elles constituent une partie de la série des choses, et ont une connexion importante avec toutes les autres choses, de telle sorte qu'une chose ne peut être comprise parfaitement sans l'autre. Et étant donné que toute série ordonnée implique une règle de continuation ou une loi de progression, Dieu en examinant à fond n'importe quelle partie de la série voit par le fait en elle toutes les choses qui précèdent et toutes celles qui suivent. Et pourtant la liberté des esprits n'est pas supprimée par là. Une chose en effet est la certitude infailible, une autre la nécessité absolue, comme saint Augustin et le Docteur Thomas, ainsi que d'autres savants hommes, l'ont reconnu depuis un certain temps. Assurément la vérité ou la fausseté des futurs contingents même libres serait déterminée, même si on se l'imaginait inconnue. C'est pourquoi la prescience de Dieu, et à plus forte raison la préordination, ne suppriment pas la liberté. Il faut savoir du reste que l'Esprit n'est pas déterminé par autre chose, mais par lui-même, et qu'il n'y a aucune Hypothèse qui favorise plus que la nôtre la liberté humaine. Puisque [...] une substance créée n'exerce pas d'influence sur une autre, et que, bien plus, l'Esprit tire toutes ses opérations de son propre fonds, en dépit du fait que sa nature a été ordonnée depuis le début de manière telle que ses opérations conspirent avec les opérations de toutes les autres choses » (« De serie rerum , corporibus et substantiis, et de praedeterminatione » (mars 1690), A VI, 4, p. 1667-1668).

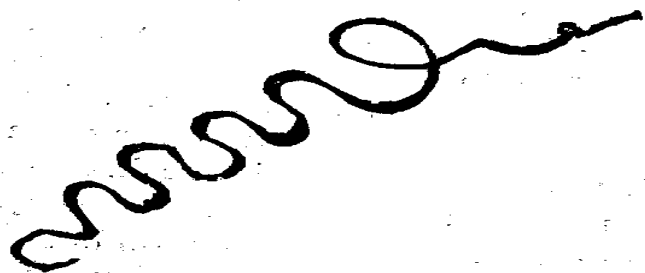
98 *Tristram Shandy.*

Caporal, en secouant la tête ; une fois qu'on y est, c'est pour toujours.

Cela est vrai, dit mon oncle, regardant tristement la maison de madame Wadman.

— Rien n'est si terrible que d'être enfermé toute la vie, & rien de si doux que la liberté.

— Rien, Caporal, dit mon oncle tristement pensif. — Quand on est libre, s'écria Trim, en décrivant en l'air avec son bâton le trait suivant :



Tristram Shandy. 99

Un millier des plus subtils arguments de mon pere n'en auroit pas autant dit en faveur du célibat.

Mon oncle regarda avec intérêt sa maison & son boulingrin.

Le Caporal, avec sa verge, venoit d'évoquer imprudemment l'esprit de calcul & de réflexion ; & il n'avoit autre chose à faire que de l'exorciser avec son histoire. Il le fit ainsi.

CHAPITRE XXXVII.

COMME Tom étoit jeune & agile ; l'ambition de se pousser le gagna. Il arriva qu'un Juif, qui tenoit une boutique de charcuterie à Lisbonne, eut le malheur de mourir, & laissa sa veuve en possession d'un commerce fort étendu. Tom pensa qu'il n'y auroit aucun mal à lui proposer une société ; de sorte que, sans autre introduction auprès d'elle, que le prétexte d'acheter une livre de sa marchandise, il partit.

- « Dans le cas de la physique, ces lois sont suffisamment simples pour que nous puissions prévoir les états et les configurations futurs des systèmes physiques à partir de la connaissance de leur état présent. [...] Mais avec les esprits, cette prescience est impossible : s'il existe des principes en vertu desquels les pensées et les actions des esprits peuvent être prévues par Dieu, ces principes nous sont en général inconnus. Si je comprends bien Leibniz, il semble que ces principes puissent être différents en fonction des divers individus, même s'il existe des principes communs (celui qui veut, par exemple, que nous fassions des choix conformes au plus grand bien apparent). Je crois cependant que Leibniz rejette l'idée que la science naturelle ou la réflexion sociale soient capables d'établir des lois et des principes à partir desquels on puisse prédire de façon générale nos décisions et actions. En matière de décisions pratiques, notre tâche est de faire de notre mieux pour délibérer et choisir sagement » (Rawls, *Leçons sur l'histoire de la philosophie morale*, p. 128-129).

- « [...] Chaque âme rationnelle est dotée de son principe particulier qui gouverne ses puissances actives et sa libre existence spirituelle (libre parce qu'elle relève de la raison, tant intellectuelle que délibérative) » (Rawls, *ibid.*, p. 132).

- « Leibniz soutient qu'il n'existe pour nous aucune possibilité de nous servir des lois de la nature (les maximes subordonnées) pour prévoir les pensées et les délibérations des esprits rationnels » (Rawls, *ibid.*, p. 132).

CXII

*La liberté suppose que
quelqu'un mis exactement à
ma place ferait autre chose
que moi. Mais qui définira
cette place ?*



CXIII

*Le sentiment d'être libre
peut faire partie d'un être
nécessaire, et être un moment
d'un fonctionnement régulier,
comme le sentiment de voir,
de marcher fait partie d'un
état de sommeil (à titre de
rêve).*

Nous devons donc envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. L'esprit

humain offre, dans la perfection qu'il a su donner à l'Astronomie, une faible esquisse de cette intelligence. Ses découvertes en Mécanique et en Géométrie, jointes à celle de la pesanteur universelle, l'ont mis à portée de comprendre dans les mêmes expressions analytiques les états passés et futurs du système du monde. En appliquant la même méthode à quelques autres objets de ses connaissances, il est parvenu à ramener à des lois générales les phénomènes observés, et à prévoir ceux que des circonstances données doivent faire éclore. Tous ces efforts dans la recherche de

la vérité tendent à le rapprocher sans cesse de l'intelligence que nous venons de concevoir, mais dont il restera toujours infiniment éloigné. Cette tendance propre à l'espèce humaine est ce qui la rend supérieure aux animaux, et ses progrès en ce genre distinguent les nations et les siècles et font leur véritable gloire.

(Pierre-Simon Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814, édition des « Maîtres de la pensée scientifique », Paris, Gauthier-Villars, 1921, pp. 3-4.)

CXVI

*IMAGE DE
LA LIBERTÉ*

*Je ne sais plus où j'ai
représenté le « problème de la
liberté » par cette image :
qu'on se figure deux mondes
identiques. On remarque sur*

chacun d'eux un certain homme, le même agissant mêmement.

Tout à coup, l'un des deux agit autrement que l'autre.

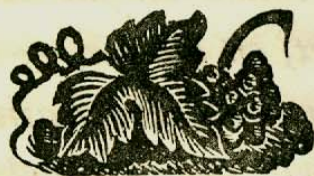
Ils deviennent discernables.

Tel est le problème de la liberté.

J'ajoute aujourd'hui ceci : on peut représenter la nécessité par l'identité de deux systèmes.

Dire qu'une conséquence est nécessaire, c'est dire que

deux systèmes identiques en A. B. C. seront identiques en D.



jouissons actuellement et le désir, accompagnant ces regards anticipés sur l'avenir, entraîne toujours la volonté à la suite : de sorte qu'au milieu même de la joie, ce qui soutient l'action, d'où dépend le plaisir présent, c'est le désir de continuer ce plaisir et la crainte d'en être privé, et toutes les fois qu'une plus grande inquiétude que celle-là vient à s'emparer de l'esprit, elle détermine aussitôt l'esprit à une nouvelle action et le plaisir présent est négligé.

THÉOPHILE. [Plusieurs perceptions et inclinations concourent à la volition parfaite, qui est le résultat de leur conflit. Il y en a d'imperceptibles à part, dont l'amas fait une inquiétude, qui nous pousse sans qu'on en voie le sujet; il y en a plusieurs jointes ensemble, qui portent à quelque objet, ou qui en éloignent, et alors c'est désir ou crainte, accompagné aussi d'une inquiétude, mais qui ne va pas toujours jusqu'au plaisir ou déplaisir. Enfin il y a des impulsions, accompagnées effectivement de plaisir et de douleur, et toutes ces perceptions sont ou des sensations nouvelles ou des imaginations restées de quelque sensation passée (accompagnées ou non accompagnées du souvenir) qui renouvelant les attraits que ces mêmes images avaient dans ces sensations précédentes, renouvellent aussi les impulsions anciennes à proportion de la vivacité de l'imagination. Et de toutes ces impulsions résulte enfin l'effort *prévalant*, qui fait la volonté pleine. Cependant les désirs et les tendances dont on s'aperçoit sont souvent aussi appelés des *volitions*, quoique *moins entières*, soit qu'elles prévalent et entraînent ou non. Ainsi il est aisé de juger que la volition ne saura guère subsister sans *désir* et sans *fuite*; car c'est ainsi que je crois qu'on pourrait appeler l'opposé du désir. L'inquiétude n'est pas seulement dans les passions incommodes, comme dans la haine, la crainte, la colère, l'envie, la honte, mais encore dans les opposées, comme l'amour, l'espérance, l'apaisement, la faveur et la gloire. On peut dire que partout où il y a désir, il y aura inquiétude; mais le contraire n'est pas toujours vrai, parce que souvent on est en inquiétude sans savoir ce qu'on demande, et alors il n'y a point de désir formé.]

§ 40. PHILALÈTHE. Ordinairement la plus pressante des inquiétudes dont on croit être alors en état de pouvoir se délivrer détermine la volonté à l'action.

THÉOPHILE. Comme le résultat de la balance fait la détermination finale, je croirais qu'il peut arriver que la plus pressante des inquiétudes ne prévale point; car quoiqu'elle prévaudrait à chacune des tendances opposées, prise à part, il se peut que les autres jointes ensemble la surmontent. L'esprit peut même user de l'adresse des *dichotomies* pour faire prévaloir tantôt les unes, tantôt les autres, comme dans une assemblée on peut faire prévaloir quelque parti par la pluralité des voix, selon qu'on forme

- « [...] Quand nous délibérons, et nous efforçons d'atteindre la meilleure décision possible, nous ne devrions jamais, selon Leibniz, nous préoccuper d'anticiper ou de prévoir le résultat de notre décision. Ce ne serait point là délibérer, mais faire tout autre chose. De toutes façons, notre action finale ne peut pas être définie par les lois de la nature ou de la réflexion sociale, dans lesquelles j'inclus par hypothèse les lois de la psychologie, si elles existent. Il est vrai que Dieu sait ce que nous finirons par décider, mais ce savoir nous dépasse et n'a aucune pertinence pour notre délibération raisonnée ici et maintenant. Leibniz écrit (*Discours de métaphysique*, § 30) : "Mais peut-être qu'il est assuré de toute éternité que je pécherai ? Répondez-vous vous-même : peut-être que non ; et sans songer à ce que vous ne sauriez connaître et qui ne vous peut donner aucune lumière, agissez suivant votre devoir, que vous connaissez." (Leibniz, *Discours de métaphysique*, § 30) » (John Rawls, *Leçons sur l'histoire de la philosophie morale*, p. 141)